



## PAQUES

Ce matin, le soleil souriait comme un rêve....  
L'air était plein de bruit, de bonheur et de chants....  
Il faisait doux : c'était la fête de la sève  
Et Pâques fleurissait,—premier jour du printemps.

Les prêtres avaient mis les chasubles dorées ;  
L'autel s'était paré de verdure et de fleurs....  
Et des encensoirs d'or s'élevaient des fumées,  
Par le soleil heureux, tout rempli de splendeurs.

O belle fête sainte, avec tes allégresses !  
Chants sacrés, orgue aux voix divines, dont les sons  
Me pénétrant au cœur,—douces enchanteresses,  
Deroulaient dans l'encens leurs sévères chansons.

Chapelets égrenés le long des haies verdies,  
Cloches qui dans les airs carillonnaient gaiement.  
De partout la prière, en douces harmonies,  
Montait vers vous, Seigneur, de nos cœurs, lentement....

Moi j'ai prié comme eux, mais c'est au cimetière,  
Là bas où l'on est seul et plus proche des cieux.—  
Écoutez, ô Seigneur, ma très humble prière,  
Car j'étais triste par ce soleil si joyeux....

*J. B. Chatrian.*

Bruxelles (Belgique).

## LES GEAIS

LÉGENDE ALSACIENNE



La conversation était tombée sur des prouesses d'animaux, et, en particulier, sur le secours que certains d'entre eux prêtent quelquefois à la justice. Quelqu'un raconta l'histoire du terreneuve voyant un voleur s'introduire dans la propriété de son maître, se jetant sur lui, le mettant en piteux état, puis le gardant à vue jusqu'au matin, ne consentant à abandonner sa faction qu'à l'arrivée des gendarmes.

De là, on passa au merveilleux, en évoquant le souvenir des fameuses grues d'Ibicus, et mon ami Albert intervint à son tour dans le débat.

—Vous me rappelez, dit-il, une légende que j'ai recueillie jadis, dans un voyage en Alsace. J'étais à Saverne, dans le Bas-Rhin ; je rayonnais de là, visitant tous les châteaux en ruines des environs—et Dieu sait s'il y en a ! Partout je me faisais raconter par les bonnes gens—paysans ou bûcherons—les naïves traditions qui se rattachent à ses vieux castels, et qui prenaient dans leur bouche une pittoresque saveur de terroir que je ne puis malheureusement leur conserver.

Sur la montagne, non loin de la petite ville de Neuwiller, quelques murs tombant de vétusté rappellent encore le château de Herrenstein, (littéralement : pierre des seigneurs). Je ne pus apprendre l'étymologie de ce nom, mais on me montra, à un quart d'heure environ du manoir détruit, une sorte de petit plateau dominant la vallée, où s'élevait autrefois un ermitage.

Les ermites, vous le savez, étaient fort nombreux au moyen-âge. Ils se retiraient en un endroit agreste et isolé, pas trop loin des humains, pourtant, bâtissaient eux-mêmes une cabane pour se loger, une chapelle pour servir de lieu de pèlerinage, et menaient là une existence calme et monotone, de prière et de contemplation, vivant des libéralités des fidèles.

Or, à une lointaine époque, un bon vieillard habitait là. Sa piété, sa douceur, sa charité lui avaient valu dans toute la contrée une réputation

de saint, d'inspiré, à qui l'Éternel se révélait en de miraculeuses visions. Les malheureux et les affligés le visitaient. Il trouvait pour chacun de sages conseils, des aumônes et des remèdes efficaces ; il guérissait même des malades rien qu'en leur imposant les mains.

Un jour, un jeune moine arriva à Neuwiller et entra à l'hôtellerie. Tout couvert de poussière, hâve et fatigué, il semblait venir de bien loin, avoir couru longtemps les grands chemins. Il ne voulut point, d'abord, dire ce qui l'amenait dans le pays ni vers quelle destination il se dirigeait. Il s'enferma dans un mutisme méfiant et soupçonneux, étudiant les gens comme s'il eût vu en eux des ennemis.

Ce moine avait commis un crime et dû fuir en hâte son couvent, afin de chercher ailleurs un refuge. Il errait depuis un mois, ne se sentant nulle part en sûreté, en quête d'un lieu tranquille où il pût se cacher, loin de ceux qui le recherchaient sans doute.

Cependant, son souper achevé, il demeurait dans la salle, égrenant son rosaire par contenance, épiait du coin de l'œil les allants et venants, écoutant les propos, prêt à en faire son profit.

L'hôte, sa femme et ses filles, installés près de lâtre, devisaient avec quelques voisins. Après avoir commenté les petits événements de la ville, il se mirent à parler du pieux ermite qui comptait un nouveau miracle à son actif : un pauvre homme, tout perclus de douleurs, après s'être fait porter à la chapelle, en était revenu marchant sans bâton.

Chacun renchérisait sur les vertus du solitaire, chacun apportait son exemple à l'appui et le frère Joseph—c'était le nom du moine—fut bientôt au courant de tout ce qui concernait l'anachorète.

—Il faudra que j'y monte, demain, dit l'hôtelier, j'ai là pour lui une poule, une motte de beurre et des œufs frais.

—Si vous vouliez bien vous charger de mon offrande, répondit une paysanne, cela m'éviterait la course. Je lui destine une belle truite et un rayon de miel.

Plusieurs firent la même demande à l'aubergiste, qui accepta toutes les commissions.

Le moine écoutait, hésitant encore, mais les yeux allumés de convoitise.

Enfin il se leva, et, s'approchant du groupe :

—Mes bonnes gens, dit-il, avec une hypocrite douceur, vous parlez, je crois, du pieux ermite du Herrenstein ?

—Oui, mon Père.

—Eh bien, si vous voulez, je lui apporterai vos présents, car demain, dès la première heure, je compte monter à sa cabane.

—Vous le connaissez donc ?

—Non, mais c'est l'évêque de Metz qui m'envoie vers lui. Touché des mœurs si pures et des grandes vertus de ce saint homme de Dieu, il l'appelle auprès de lui, afin de le mettre, dans sa vieillesse, à l'abri du froid et des orages de la montagne. C'est moi qui suis désigné pour le remplacer. J'ai l'ordre de le conduire, par l'autre versant, jusqu'à la route de Metz où il trouvera les gens de l'évêque, puis de m'installer dans son ermitage. Je tâcherai, mes bons amis, de le remplacer de mon mieux auprès de vous, ajouta-t-il avec onction, en levant les yeux au ciel.

Il avait su donner tant de vraisemblance à son récit, il parlait d'un ton à la fois si doux et si assuré, que les assistants ne mirent pas un instant en doute la vérité de son explication. Quoi de plus naturel que l'évêque voulût accorder un peu de bien-être à un si noble et si fidèle serviteur de Dieu, et lui permettre de passer à l'abri ses derniers jours ? L'habit même du frère inspirait confiance et écartait tout soupçon.

Quelques-uns pourtant manifestèrent le désir de dire adieu à l'anachorète avant son départ.

—Vous n'en auriez pas le temps, reprit le moine.

L'évêque désire formellement que j'y monte demain, au lever du jour, et que je l'accompagne immédiatement jusqu'à la première halte de son voyage. J'ai, en outre, à lui donner quelques instructions absolument secrètes, pour lesquelles il importe que nous soyons seuls.

Et frère Joseph, pour couper court aux questions, prétextant sa grande lassitude pour se retirer, laissant ses interlocuteurs déplorer, avec des re-

grets et des soupirs, que leur bienfaiteur fût perdu désormais pour eux.

L'aube pointait à peine, quand le moine fit son entrée dans la salle basse. Il se chargea des présents que l'hôte avait préparés pour l'ermite : bon vin pour le reconforter en route, toute sorte de friandises pour lui rappeler ses amis de Neuwiller. Le jeune religieux se fit indiquer son chemin et, d'un pas allègre, se mit à gravir la montagne.

Le saint homme était à genoux, en oraison, devant sa cabane, dans une telle extase qu'il n'entendit même pas approcher le moine.

Celui-ci, sans hésiter, se débarrassa de son fardeau, saisit un poignard caché dans sa robe, et, d'un seul coup, étendit l'anachorète sans vie sur le sol, les mains jointes encore pour sa dernière prière. Le frère se pencha sur sa victime, s'assura que le cœur ne battait plus, puis, se relevant, il s'occupa de chercher une place où il pût l'enterrer.

A ce moment, un cri rauque le fit tressaillir. Il se crut découvert et regarda avec épouvante autour de lui. Mais non, là-haut, dans les arbres, deux geais faisaient mouvoir le feuillage, et leurs voix l'avaient effrayé.

Rassuré, il continua ses investigations, choisit un petit espace plane, au pied d'un rocher, enleva de larges plaques de mousse, creusa une fosse, y déposa le cadavre, et, l'ayant recouvert, remit soigneusement la mousse, afin de cacher la terre remuée. Alors, avec un sourire de triomphe, il alla prendre possession de son nouveau domaine où, désormais, il vivrait tranquille, à l'abri des poursuites, nourri et choyé par les braves gens de Neuwiller.

Comme il entrait dans la cabane, les cris des geais se firent plus bruyants et plus sauvages. Les oiseaux voletèrent, agités, avec des battements d'ailes, éveillant les échos de leurs voix stridentes, puis, pesamment, ils prirent leur essor.

Frère Joseph, tout à la satisfaction de voir si bien réussir son plan, n'y prit point garde.

Il fit du feu, apprêta l'une des succulentes volailles qu'il avait apportées, et, pour son repas, s'installa devant la porte, sous un arbre, en face du gracieux panorama de la vallée étendue à ses pieds.

Le lendemain matin, en sortant de sa cabane, il fut frappé d'entendre de nouveau les geais. Il y en avait quatre maintenant, et leurs voix rauques lui rappelèrent désagréablement son effroi de la veille, au moment du crime. Cependant, bientôt ils s'envolèrent, et le moine n'y pensa plus.

Dans la journée, il reçut quelques pèlerins, les séduisit par son aimable accueil, leur donna des conseils, leur indiqua au hasard des drogues qui devaient les guérir, et accepta avec condescendance les dons qu'ils apportaient.

Ainsi se passa une semaine. L'ermite, très satisfait de sa nouvelle condition, vivant grassement dans l'oisiveté, n'avait qu'un souci—un souci puéril dont il était presque honteux : les geais. Chaque matin, à l'heure précise de l'assassinat, ces oiseaux venaient s'abattre sur les sapins, en troupe de plus en plus nombreuse. Quelques-uns marchaient avec agitation à la place où le vieillard était tombé, et fouillaient le sol de leur bec ; d'autres voltigeaient autour du moine, s'approchaient jusqu'à lui donner de vigoureux coups d'aile, l'étonnaient de leur furieux ramage, et, quand ils s'en allaient enfin, le laissaient inquiet et troublé. Peu à peu, il ne put se défendre de penser sans cesse, avec une vague et mystérieuse terreur, à ces visiteurs étranges ; il guettait chaque oiseau qui passait dans le ciel, se méfiait des pigeons et des hirondelles, croyant toujours reconnaître les remords vivants qui le harcelaient.

Enfin, le neuvième jour, il vit un vol de geais arriver vers lui, au dessus de la vallée, si épais, si compact, qu'on eût dit un immense nuage noir obscurcissant le ciel. Il voulut fuir, éperdu, glacé d'épouvante devant leur air menaçant ; mais les oiseaux, de toutes parts, fondirent sur lui ; se perchèrent sur ses épaules, sur sa tête, sur ses bras, s'attachèrent à ses vêtements, les lacèrent de leurs griffes, les arrachèrent par lambeaux. D'autres, becquetant ses pieds, lui causaient d'atroces douleurs. En vain, il s'efforçait de les chasser : ils revenaient, plus furieux et plus voraces. L'ermite ne savait comment lutter contre